

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Number 43, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39512ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

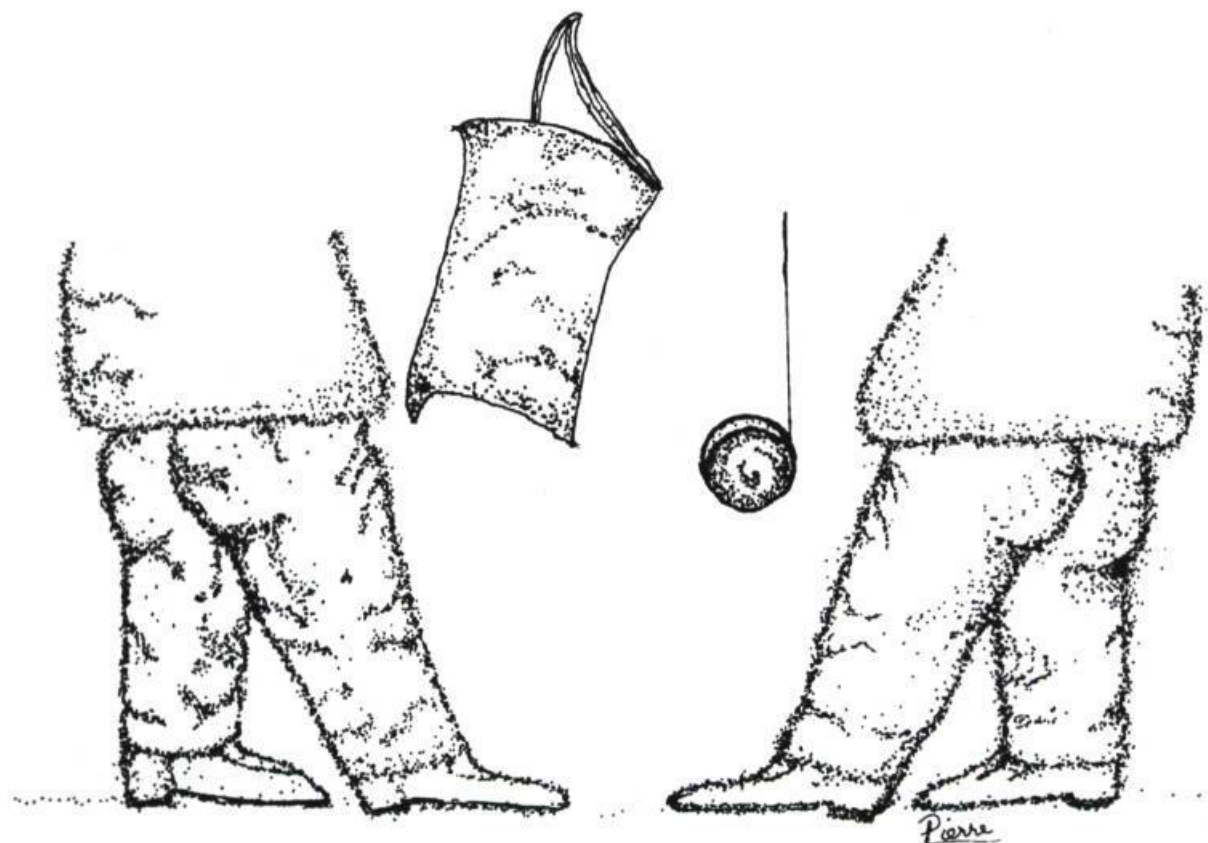
0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1986). Review of [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (43), 45–47.



Le théâtre qu'on joue

par André Dionne



Donut

de Jean-François Caron
une production du Théâtre
«Il va sans dire...»

Voir *Donut* et relire *Zone* de Marcel Dubé, c'est mesurer toute la distance idéologique qui sépare plusieurs générations d'une société. Il y a 33 ans, les jeunes de *Zone* étaient en liberté et rêvaient de faire de l'argent pour sortir de leur milieu. Aujourd'hui, ceux de *Donut* sont dans une prison-pilote et essaient de s'évader pour aller manger un beigne dans le centre-ville. Autre temps, autres mœurs. Peut-être, direz-vous? Je pense plutôt à autre temps, même horizon bou-

ché. Et s'il n'y avait que la délinquance pour se libérer du carcan social qu'on nous impose? Que la bouche d'égoût pour conquérir sa liberté? Sujet utopique? Et pourtant aussi réel que le trou d'un beigne. Il suffit d'imaginer, de s'introduire, de voir et de s'embarquer dans l'aventure. Comme un «bateau ivre» vers le soleil.

Dirigée par Madame Parent-Paré, frustrée et nourrie de vieux principes, cette prison-pilote représente toute la société qui encadre les jeunes en «stand by». Le gardien, qui déteste sa patronne et les jeunes un peu fatigués, incarne le «no man's land» de l'insignifiance. Et les jeunes, c'est l'avenir bouché. Le cynisme devant l'absurde. Le beigne dans l'oeil et l'horizon au bout. Ils s'évadent d'ailleurs. Simulant le coma. Ce beigne sans trou. «On the road».

Encore une fois, René-Richard Cyr a compris toute la portée de ce cri de détresse comique (il vaut mieux en rire qu'en pleurer). Avec des comédiens enthousiastes et un auteur prometteur, il nous donne la vie en sursis.

Bernadette et Juliette — suite

de *Élizabeth Bourget*
au Théâtre d'Aujourd'hui

En 1978, Bernadette et Juliette étaient remplies d'espoir et d'idéal. Elles commençaient à peine leur vie d'adulte. L'une était mariée, l'autre pas. Leurs relations avec les hommes s'avéraient tortueuses. Les théories féministes guidaient leurs pas. Neuf ans plus tard, la vie est encore pareille, «c'est comme la vaisselle, c'est toujours à recommencer». La seule variante importante, le bébé de Bernadette et Jacques. Et ça devient l'éternel triangle des gens ordinaires. Que faire avec? Qui doit s'en occuper? La balance n'arrive plus à se stabiliser. Les remises en question surgissent. La corrida commence. Le romantisme s'estompe. La dure réalité s'installe avec tous ses compromis.

Bernadette travaille dans un Centre de services sociaux, poursuit des recherches à l'université tout en s'occupant de la maison et du bébé. Jacques, son mari, ex-marxiste parfait, s'est recyclé en bon petit bourgeois propriétaire. Il se contente de sa petite «job platte» et des légumes qui poussent dans son jardin. Et pour ces jeunes parents, l'élevage du bébé semble être une tâche syndicale négociable doublée d'un objet de chantage affectif. Quant à Juliette, l'alter ego de Bernadette, elle affectionne toujours les caprices de l'indécision: avoir ou ne pas avoir un «tchum», jouer ou ne pas jouer son rôle d'une telle manière. Paul, son metteur en scène et ex-amant, joue d'une certaine manière le rôle du dramaturge accouchant ces personnages. Son rôle semble accessoire et parfois gênant pour les autres. Comme s'il représentait la question non-formulée à laquelle on ne peut pas répondre.

Bref, un texte brillant, plein d'humour, de questionnement. Encore une fois, *Élizabeth Bourget* se révèle une des meilleures observatrices de sa génération. Toujours sensible et généreuse. Tombant en amour avec ses personnages qui cherchent à vivre malgré tout. La mise en scène de *Monique Duceppe* nuance intelligemment toute cette émotivité. En prime, une excellente distribution où *Christiane Raymond* (Bernadette) et *Jacques L'Heureux* (Jacques) nous charment.

La Visite des sauvages

de *Anne Legault*
à La Compagnie Jean Duceppe

Ce suspense psychologique nous plonge dans le contexte social des années 60. Un monde s'effrite dans le mensonge et l'hypocrisie. Chacun tente de sauver sa peau avec ses propres moyens. Point de solidarité. Seulement que l'évasion dans le repli sur soi ou l'ailleurs fascinant de l'exil. Comme s'ils étaient tous des mésadaptés face au changement. Sur cette île en tête de vache, ils attendent la visite des sauvages qui transformera leur vie.

C'est par les yeux de *Viviane*, guidée par un étrange esprit, que nous découvrons la vie quotidienne de cette famille éclatée. À la suite d'un accident de moto, elle vit dans un profond coma qui lui permet de retrouver son état foetal. De sa personnalité, nous ne connaissons rien, mais nous saurons tout de ses origines. D'abord de son père qu'elle n'a pas connu. Un jeune homme rêveur et déterminé qui n'a pas réussi à s'exiler dans le sud comme il le désirait parce que sa femme l'a assassiné; une mère jalouse prête à «être sale et immorale pour s'en sortir». Puis, dans ce monde clos, l'oncle *Hubert*, 14 ans, infirme, déchiré entre le rêve et la réalité, mi-enfant et mi-adulte, traduit tout l'inconfort du changement chez l'aliéné. Sa fin tragique lui permet toutefois de garder son innocence et sa pureté. Quant à *Aline*, cette grande-tante avec du sang indien dans les veines, elle s'est résignée. Elle profite de son don de guérisseuse pour se faire de l'argent. («Pis si y a une chose qui ressemble au bonheur, c'est bien ça: pas se fatiguer.»)

Malgré plusieurs éléments intéressants, cette pièce manque de consistance. La mise en scène de *Lorraine Pintal* n'arrive pas toujours à combler les lacunes du texte. Il n'y a que *Gilbert Turp* (*Hubert*), qui réussit une composition sensible et intelligente, capable de capter notre attention du début à la fin.

Thérèse et Pierrette à l'École des Saints-Anges

d'après le roman de *Michel Tremblay*
à la Licorne

Les romans de *Michel Tremblay* sont toujours vivants. Comme s'il écrivait une pièce de théâtre et sa propre mise en scène. C'est peut-être pour cette raison que *Laura Cadieux* et *Thérèse et Pierrette...* ont été adaptées au théâtre. Quoi qu'il en soit, cette adaptation du deuxième tome des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* par *Élise Bertrand* et *Sylvain Legris* en collaboration avec *Michel Forgues* mérite toute notre admiration. Ils ont réussi à rendre l'essentiel sur scène d'un long roman où le fantastique côtoie la réalité. Les paroles du chat *Duplessis* deviennent aussi réelles que celles de *Charlotte Côté* engueulant mère *Dragon* du diable. Et l'inverse se produit, on se demande si ce n'est pas *Madame Côté* qui sort ses griffes pour dire des choses dont on la pensait incapable.

Composée comme un puzzle, cette fresque de l'École des Saints-Anges permet au spectateur de suivre facilement l'évolution de cette communauté piégée par les idéologies cléricales. Qu'un comédien joue plusieurs rôles, que les costumes réalisés par *Marie Codebecq* et *Jacynthe Simard* se transforment si facilement, que l'action se passe devant une feuille de cahier d'écolier, tout cela révèle notre conformisme polyvalent. Certains s'identifieront à des personnages. D'autres diront que cette époque est dépassée. Restera sûrement l'émotion d'une vie à vivre contre vents et marées, idéologies et confort.

Avec une distribution jeune, fougueuse et audacieuse, *Michel Forgues* réussit une mise en scène remarquable. Les gens du Plateau Mont-Royal de 1940 ne sont pas morts, ils renaissent sous nos yeux. □

**Les comédiens
de *Donut*
à la cour de
l'École
nationale
de Théâtre.**



Photo: François Le Pailleur



**Les comédiens
de *Thérèse
et Pierrette*
à l'École
des Saint-Anges.**

***Bernadette et Juliette* —
suite au Théâtre
d'aujourd'hui.
Dans l'ordre,
Christiane Raymond,
Marie-Élaine Berthiaume
et Jacques L'Heureux.**

